

## Bernard Liègme

---

Neuchâtelois. Originaire de Cormoret. Né au Locle (Neuchâtel) en 1927, il fit des études dans sa ville natale et à La Chaux-de-Fonds, puis lycée en France, et retour en Suisse pour des études de lettres à Lausanne. Dès 1955, il se consacra à l'enseignement, occupant notamment un poste de professeur de français et d'histoire de l'art au Gymnase Numa-Droz de Neuchâtel. Il se tourna très jeune vers le théâtre, d'abord en qualité de comédien, puis comme metteur en scène et enfin comme auteur. Il participa à l'aventure des Faux-Nez avec Charles Apothéloz et, en 1959, fut l'un des fondateurs du Théâtre populaire romand, pour lequel il rédigea plusieurs pièces dont *Le Soleil et la Mort* (1965). Homme de théâtre talentueux, il explique ainsi sa démarche: « Je veux faire du théâtre un moyen d'échange entre les hommes, révéler aux spectateurs les joies et les peines d'autres hommes, toutes semblables aux leurs. » Il a pu approfondir cette réflexion dans un livre d'entretiens avec Claude Vallon, *Le Feu du Théâtre*. Il a aussi traduit Goldoni et Gyarfas en français. Il vit actuellement à Boudry (Neuchâtel).

Il a reçu le Prix de la SACD 1970, le Prix de littérature francophone du canton de Berne 2000 et le Prix de littérature du canton de Neuchâtel 2000.



Bernard Liège

---

Théâtre II

*Solo* (1976)



---

*Théâtre en camPoche*  
*Répertoire*

*Collection « Théâtre en camPoche »  
dirigée par Philippe Morand  
et soutenue par la Société Suisse des Auteurs (SSA)*

Ce livre de poche paraît avec l'aide de  
Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture,  
de la Fondation culturelle  
de la Banque Cantonale Neuchâteloise  
et du Service des affaires culturelles du canton de Neuchâtel  
La publication du présent ouvrage a bénéficié  
d'un soutien de la Fondation Leenaards

« Théâtre II », de Bernard Liègme,  
deux cent soixante-cinquième ouvrage publié  
par Bernard Campiche Éditeur,  
le quatorzième de la collection « Théâtre en camPoche »,  
a été réalisé avec la collaboration de Jolanda Herradi,  
d'Huguette Pfander et de Marie-Claude Schoendorff  
Couverture et mise en pages: Bernard Campiche  
Photographie de couverture: Philippe Pache  
Photogravure: Bertrand Lauber, Color\*, Prilly,  
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly  
Impression et reliure: Imprimerie La Source d'Or,  
à Clermont-Ferrand (ouvrage imprimé en France)

ISBN 2-88241-266-9  
Tous droits réservés  
© 2010 Bernard Campiche Éditeur  
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe  
[www.campiche.ch](http://www.campiche.ch)

SOLO  
(1976)

*À Domingos Semedo,  
ce monologue qu'il a créé  
au Théâtre de Poche de  
Bienne, en février 1977.*

## *Domingos Semedo et Solo*

*Il est arrivé chez moi un matin du printemps 1974. Je le connaissais un peu de réputation: j'avais lu au hasard des journaux quelques articles consacrés à ses spectacles lausannois; l'un d'eux en particulier évoquait une mise en scène du Malentendu de Camus qui me semblait très proche de ma propre interprétation. Mais je suis paresseux, pas mal occupé, peu déracinable depuis quelques années, et je ne me déplace guère pour aller au théâtre. Donc je ne l'avais jamais vu, ce Domingos Semedo qui tout à coup frappait à ma porte, et il ne ressemblait pas du tout à l'image que je m'étais faite de lui. J'avais devant moi une sorte de conducteur de poids lourds comme on en rencontre rarement dans le monde du théâtre. Et nous n'étions pas encore dans la cuisine que j'appréciais déjà la vivacité de son œil, son rire généreux, son langage volubile, sonore, imagé, souvent rythmé par la respiration.*

*Nous nous sommes assis sous la tonnelle et il m'a raconté Tandem, qu'il venait de lire. Il m'en a parlé comme s'il s'était installé dans ma tête et qu'il avait perçu tout ce qui s'y passait. C'était une expérience étrange. Voilà un homme que je rencontrais pour la première fois et qui réussissait à mettre au jour mes propres sensations et le mystère de mes personnages. Dès lors, la question ne se posait même pas, je le laisserais mettre en scène ma pièce. C'était pour ça qu'il venait me voir.*

*À mon tour je me suis rendu dans le théâtre et je l'ai vu jouer L'Unique Jour de l'année, de Seymour; Le Gardien, de Pinter; Long voyage vers la nuit, d'O'Neill. Il jouait comme j'aime qu'on joue: avec le ventre autant qu'avec la tête, portant en lui, jusqu'au plus profond, le personnage dont il se chargeait.*

*Peu à peu j'appris à connaître ses accès de tendresse et ses colères foudroyantes, ses difficultés matérielles, ses crispations quelquefois; comment, en 1962, quittant le Portugal pour des raisons politiques, il se retrouva en Suisse pour des raisons de santé. Il lui fallut d'abord, dès l'hôpital, se jeter dans notre langue pour s'en pénétrer. Il lui fallut aussi, très vite, chercher des emplois à gauche et à droite pour subvenir à ses besoins. Mais le théâtre brûlait en lui. À Lisbonne déjà il animait une troupe qui tentait des percées libertaires dans le mur dictatorial du régime Salazar. Pour redevenir ce qu'il était, il devait absolument retrouver la scène.*

*Et, avec la persévérance des amoureux, il la bâtit cette scène, de ses mains, aidé par Franziska Kradolfer: elle devint le Théâtre Les Trois Coups d'où il appela des comédiens (mais l'argent manquait souvent) pour jouer ce qu'il aimait.*

*Un homme qui connaît le théâtre depuis le premier clou du premier praticable jusqu'aux nuances les plus subtiles d'un personnage de Strindberg.*

*Quarante ans. Une vie lourde, compliquée, parfois freinée par les circonstances, mais encore et toujours l'envie de se battre, de ne pas céder sur certains principes essentiels, d'aller plus loin et de sauvegarder sa liberté. Ça ne se marchandait pas, la liberté. Je l'ai vu piaffer d'indignation quand un carcan risquait de le contraindre, mais aussi, pendant certaines répétitions de mes pièces, écouter humblement mes remarques pour tenter de faire passer au mieux ce que je désirais voir exprimé.*

*Un jour qu'il craignait de se retrouver seul à force de restrictions budgétaires, il me dit: «Tu ne veux pas m'écrire un monologue?» J'avais justement en tête un personnage, dont je ne savais ce qu'il allait devenir, et qui peut-être bien lui avait emprunté sa carrure et quelques tournures de langage.*

*Il devint Paulo. Paulo Solo. Je m'arrangeai pour que le matériel dont il avait besoin soit d'une grande simplicité et pour que les éclairages puissent être réglés ou modifiés directement au cours du jeu, par lui-même. Ainsi Domingos pouvait partir seul,*

*sur les routes, comme un baladin, emportant le théâtre dans sa poche, ou presque.*

*Mais bien sûr je lui souhaite un autre avenir. Et d'abord qu'il puisse garder son théâtre, qui devient peu à peu un parfait instrument; et puis qu'il ait toujours davantage le moyen de réunir autour de lui des comédiens qui acceptent de partager avec lui sa périlleuse aventure théâtrale; enfin, qu'il soit reconnu pour ce qu'il est: un grand artisan et un chercheur passionné.*

*(extrait du programme distribué  
par le Théâtre Les Trois Coups  
lors des premières représentations de Solo)*

*Solo fut publié aux Éditions de L'Aire, en 1978, et traduit en allemand et en néerlandais.*

*Sur la scène, un tabouret, une petite table, un rocking-chair, six petits projecteurs qui peuvent être manipulés par Paulo au cours du jeu.*

*On éteint la salle. La scène reste plongée dans la nuit totale.*

*Paulo entre brusquement. Il est vêtu d'un costume noir, un peu passé, qu'il porte plutôt mal.*

PAULO. Sacré bordel de nom de Dieu! *Il fait quelques pas en avant, titubant un peu.* Fait plutôt sombre ici. *Quelques pas.* Pas clair du tout. *Quelques pas.* Faudrait pas me prendre pour un ver luisant... encore moins pour une taupe. *Quelques pas.* Saloperie de merde! *Quelques pas.* S'arrêter au bord du trou. *Il s'immobilise.* Je suis pas Jésus, moi, madame, pour flotter dans les ténèbres comme une chaussette sur une corde à lessive. *Un temps, meublé par quelques borborygmes.* On sait pas que faire... on sait pas... de son existence... Lumière, nom de Dieu! Lumière!

*Il allume un projecteur, promène son faisceau à gauche et à droite, comme s'il cherchait quelque chose.*

— Où es-tu l'abeille? Où es-tu l'araignée? Sacrée merde de pourriture du ventre!

*Il éclaire le rocking-chair, sur le dos duquel est déposé un foulard.*

— Salut, la mère! Salut, la mouquère! Alors, on se balance dans mes ténèbres!... Mmm!... Pardon, citoyenne du ventre... pardonnez... Je me laisse un peu aller... De la tenue... je sais... je l'ai souvent entendu dire... la tenue, nom de Dieu! *Il prend tant bien que mal la position militaire.* À vos ordres! *Un temps.* Paulo écoute la voix du ventre... *Un temps.* Rien. *Un temps.* Silence et pourriture...

*Il tombe à genoux.*

J'ai un peu trop bu... Voilà... Faut donner à sa vessie du bon temps. Le temps de pisser longuement, comme un train de nuit qui n'en finit pas de passer. *Un temps.* *Il tente de se relever.* Excuse-moi, doux albâtre. C'est pour mon bien que j'ai trop bu. C'est ce que je croyais... Pour mon bien... Je peux pas continuer à vivre comme un esclave dans son fossé. Je peux plus... tu comprends...

*Il est debout.*

— Viens ici! Fais cela!

— Non, chef, non!

— Tu étais de nouveau en retard, ce matin.

— J'avais sommeil.

— J'en ai rien à foutre!

— J'ai dormi un peu plus que de coutume parce que, vous comprenez, hier soir je me suis enfoiré dans une histoire de gonzesse.

— Je veux pas le savoir!

— Mais, moi, je le sais, moi, je le sais. Ça démarrerait pas mal avec celle-là et je pensais l'embarquer et tout à coup, pfout! plus personne... Elle était allée se refaire une beauté aux waters, et plus personne,

comme si elle était tombée dans la cuvette, et alors il a bien fallu tirer la chasse, arroser l'enterrement je veux dire... Plus personne, je vous dis, et moi seul devant mon bock... Je monte d'un cran, je commande deux cognacs...

— Et les sous? Tu les prends où? Hein? Dans la poche du patron.

— Pas du tout, il s'agissait de plonger un peu dans mes économies...

— Ta gueule, feignant!

— Oh, si vous le prenez sur ce ton, moi, j'arrête les frais. Je dirai plus rien. D'ailleurs je vais pas me mettre à me déboutonner devant un conard comme vous. Parfaitement: un conard. Prétentieux, belliqueux, cocu du haut en bas; un sacré cocu de capitaliste, de haut en bas; foutu si je mets pas la main à la pâte. La preuve c'est que je me fais engueuler pour une pauvre petite minute de retard. Pauvre con! *Un temps*. Dit plus rien, le pauvre con. Remballé dans son portefeuille. Faudrait tout de même pas me prendre pour un pinson des Ardennes. Hein, maman? Est-ce que je ressemble à un pinson? Rien, pas ça! Je suis un être humain, moi, et pas n'importe qui.

*Il s'adresse au rocking-chair.*

— Ouais, tu comprends rien, toi, tu gémis; tu sais rien faire d'autre. Il suffit que tu me voies pour que tu beugles comme une vieille vache devant un garçon boucher. On va pas te tuer, va! Ça en vaut pas la peine. *Un temps*. Pardonne-moi, je voulais pas te faire pleurer. C'était juste un peu pour s'amuser. Faut bien rigoler de temps en temps avec les choses sérieuses, sinon on finit par devenir aussi sec qu'un pharmacien. C'est d'ailleurs pour ça que je suis ressorti ce

soir. Mais pas n'importe où. Excusez: je choisis mes relations; indispensable à la bonne marche de mon organisme. Je peux pas toujours rester debout derrière ma machine. Levier – prendre – poser – levier – pression – levier – prendre – poser... Mmmm... Alors... tu comprends... le grand monde... les femmes... la vie... Des yeux qui te regardent, des yeux un peu humides, légèrement mauves. Avec des petites étincelles de gaieté... et puis... et... Et de nouveau le silence.

*Un temps.*

J'ai mal au ventre. Trop chaud.

*Il enlève sa veste, s'éponge le front, la nuque.*

— Bande de bovins! *Il hoquette.* J'ai juste un peu trop bu. Le verre de l'amitié avec Sa Majesté. Ça vous secoue un homme. Les yeux... On en voit des choses dans un œil... Et toi tu te balances, ventre vide; les paupières pleines de pleurs.

*Il reste un moment, l'œil vide, tourné vers le rocking-chair.*

— Je t'ai pas trompée, je te jure. J'ai pas voulu te trahir. Au contraire. Regarde-moi. *Autoritaire.* Regarde-moi, je te dis. *Emphatique.* Ce soir j'ai mis mon costume de gala pour répondre à l'idée générale qu'on se fait de moi. *Il prend la pose comme devant le photographe.* Grande allure, Paulo, grande allure...

*Comme s'il était photographe.*

— Attention, monseigneur, ne bougez plus ; vous êtes très bien comme ça, très très bien, impressionnant, de quoi faire péter mon Kodak.

*Il reprend le récit.*

— Eh oui, c'était comme si on m'avait invité dans le beau monde. Pour toi, maman. Et partout où je passais... là... comme ça... partout... tu comprends... on me saluait... Et moi... tu vois... je répondais aux saluts... Je disais : – Je suis le fils de M<sup>me</sup> Rachel. M<sup>me</sup> Rachel règne au sommet d'Argentière, une localité superbe qui domine le Val-de-Seigne. Et qui fréquente le Val-de-Seigne ? Des gens de partout : Allemands, Belges, Anglais, Hollandais... La crème du tourisme. Et je préfère ne pas citer les Suédoises parce que M<sup>me</sup> Rachel les déteste...

— Une fois j'en ai rencontré une... J'avais à peine vingt ans... Des yeux... une bouche... des seins... des fesses... enfin, une fille, quoi ! avec tout le nécessaire. Et, juste au moment où tout allait s'accomplir, M<sup>me</sup> Rachel est arrivée avec des sanglots aussi longs que les jambes de ma Suédoise... Enfin, silence là-dessus, silence. *Un temps. Il s'adresse au rocking-chair.* Tu veux que je te berce un peu, maman ? Juste un peu pour endormir ta peine ? *Il balance le rocking-chair.* Et je te raconterai ma nuit aux mille étoiles... dans le grand monde...

— Ferme les yeux... laisse-toi glisser... doucement... ventre vide... C'est pas tous les jours qu'un fils berce sa mère ; pas tous les jours non plus qu'une mère peut se laisser glisser dans le monde prodigieux d'un fils en état de grâce. Hommes vêtus de noir et femmes à longues robes... Je te berce, doucement...

L'élégance partout, le chic... Cannes... Venise... la fête... et de belles Milanaises aux yeux troubles avec ce léger duvet sur les joues qui annonce la passion... Je te berce, la vieille, je te berce... Le cou des femmes cerclé d'argent, les hommes en noir... Tu as vu ma chemise? Mes manchettes? Musique... et champagne... Whisky pour les amateurs... et danse... Au milieu de la foule, ton fils, Paulo, glisse comme un seigneur entre deux cents révérences... La valse...

*Il fredonne une valse, balance le rocking-chair sur le rythme de la musique, finit par un grand coup de balançoire, s'éloigne.*

*Le rocking-chair continue de se balancer seul. Il le regarde, de loin.*

— Ce que tu peux être minable quand tu te balances toute seule, comme une dingue! Arrête, nom de Dieu! Tu me tapes sur les nerfs. J'étais perdu dans la foule du grand soir et voilà que tu te ramènes avec tes roulades de grenouille. *Il attend que le rocking-chair se calme.* Doucement... Oui... doucement... Pour le moment c'est moi qui raconte et je ne veux pas d'interruption. J'ai besoin d'exister moi aussi. Tout à l'heure, à l'autre bout de la ville, sur la colline, dans le salon d'étoiles, je vivais. Au milieu de la foule je glisse comme un seigneur et les yeux m'accompagnent partout. Mais je suis pas aussi ingrat que tu le crois. Je dis à tous ceux que je croise – je te le promets, j'ai pas oublié – à tous ceux que je croise: – Je suis le fils de M<sup>me</sup> Rachel; c'est elle qu'il faut remercier. Comme je te le dis. Je répète tout, mot pour mot. *Un temps. Il rêvasse.* Ouais... Qu'est-ce que je racontais?... Les étoiles... on m'appelle: — Paulo! Paulo, mon amour! Paulo, mon ange!...

*Au rocking-chair.* Tu permets que je te prenne un instant la lumière? C'est pour mieux te faire comprendre.

*Il agrandit le faisceau des projecteurs, éclaire le centre de la scène.*

— Tout est vide ici. Lamentable! Et je sers à quoi si tout est vide? À quoi est-ce que je sers, hein, madame Rachel?

— Paulo! Paulo!...

— J'ai croisé des hommes riches, des chefs d'entreprise... Un officier de marine aussi. L'homme au long cours. Ça se perd. Il paraît que l'avion tue la mer. Tuer la mer, ma mère, la mer... Couic! *Il a fait le geste de tordre le cou d'un poulet.* Un temps. Oui, je t'assure, j'étais digne de toi.

— Je suis le fils de M<sup>me</sup> Rachel. Parfaitement. Bonsoir, madame, bonsoir... Madame Vanessa? Je suis le fils de M<sup>me</sup> Rachel. Vous avez un très joli décolleté. On s'y perdrait...

*Au rocking-chair.*

— Attends que je t'explique. Vanessa, au milieu des autres belles... *Il rêve.* Elle était blonde, les cheveux en rivière, une robe de velours noir et quasiment rien dessous à ce que je croyais deviner... Je serais mort pour elle... *Il fait le geste d'inviter Vanessa.*

— Si vous voulez bien me suivre.

Et nous voici sur la terrasse. Lumière de rêve, éclairage tamisé. *Au rocking-chair.* Bouge pas, tu vas comprendre.

*Il modifie l'éclairage des projecteurs, qui passe au bleu, puis il s'installe à la petite table.*

— Tu me vois ? Elle était là, juste à côté. À portée de bras. Ne sois pas jalouse, je t'en prie, il faut ce qu'il faut dans la vie. Elle était là, et je me noyais dans ses yeux. Juste un petit moment, je te promets, une toute petite noyade. Dans les yeux infinis d'une femme du monde... J'aurais tout aussi bien pu tomber dans le décolleté. Elle voulait me dompter, tu as raison, elle voulait me dompter. M'enfermer dans cette eau du regard... Mmmm ! comme j'aurais aimé ma prison... un petit moment, juste un petit moment.

J'ai dit :

— Vanessa, j'étouffe, je meurs...

J'ai dit comme ça des tas de choses qui me venaient.

J'ai dit :

— C'est LA rencontre, enfin, LA rencontre... Il en aura fallu des chemins et des pas pour qu'enfin Vanessa s'étende près de moi...

Elle me regardait, ses grands yeux grands ouverts, et il y avait ses bras, nus, tout frais, sous le ciel de la terrasse, dans cette nuit qui aurait pu être notre nuit, la nôtre, tu comprends ?

Bon Dieu de merde ! J'ai réalisé tout à coup que j'étais ton fils. Le fils de cette salope, madame Rachel ! Et qu'est-ce que j'ai à faire sur des terrasses au milieu des étoiles ? Avec près de moi le coude frais d'une femme fatale ?

*D'un ton déprimé.*

— Madame Rachel, j'ai dit.

— Quoi ?

- Madame Rachel.
- Mais je m'appelle Vanessa.
- Et votre mari ?
- C'est un ange, Paulo.

*Il se reprend.*

— Non, elle a pas dit ça ; elle a pas dit Paulo. Elle pouvait pas le dire, pas encore, elle savait rien de moi, la collision venait de se produire, elle pouvait rien savoir encore, sinon que je vivais au milieu de son monde, que j'appartenais moi aussi au monde élégant. Tu m'as regardé, maman ? Tu as vu comme je me tiens sous un tissu de soie ? Et la cravate ! Tu as vu comme je porte la cravate ? On me donnerait à gérer le pétrole d'Arabie ou l'Union de Banques Suisses... Vanessa se perdait dans la contemplation. J'ai dû la secouer pour l'amener au tango. Les violons gémissaient... pas comme toi : avec de vraies larmes d'amour. Je l'ai prise dans mes bras...

*Il se lève et se met à danser le tango en fredonnant.*

— Pam-pam-pam-pam-pam – Pa – Pam-pam-pam-pam-pam... Ma main d'homme sur son dos nu, ses bras fins sur les miens...

*Il chante en dansant.*

— Oui, c'était...  
Le plus beau tango du monde  
Et j'étais  
Sous le charme de ma blonde  
On s'donnait...

Tu nous as vus, hein ? Dans la douceur bleue de la terrasse. Ses doigts distingués tâtant par-ci par-là la sueur de mon front... Le pétrole d'Arabie, je te dis, le chic, madame Rachel, la sécurité de l'emploi... Attends que je fasse la lumière sur ton fils, tu verras.

*Il supprime le bleu des projecteurs, dirige les faisceaux lumineux du côté du tabouret.*

*Puis il va s'asseoir sur le tabouret et prend une pose avantageuse.*

— Tu me vois ? Au beau milieu de la compagnie ? Les larbins passent avec des plateaux.

*Il lève un petit doigt et fait semblant de remuer une cuiller dans une tasse. Il minaude (à sa manière évidemment).*

*La tête à droite.* — Ma chérie... *La tête à gauche.* Mon ami... Ah, vous êtes le prince Sirocco ? Enchanté prince. *À part.* Je dis « enchanté » parce que ça se dit, mais dans le fond j'en ai rien à foutre de ce macaque.

*Il reprend son jeu.*

*La tête à gauche.* — Oui oui oui, parfaitement, comme vous dites, je pense la même chose.

*Il fait semblant de boire et de se brûler la langue.*

— Oh merde ! *Sourire aimable à gauche.* C'est un peu chaud, vous trouvez pas ? On se brûle. Eh oui, eh oui, on n'a rien sans rien. *Sourire aimable à droite.* Et c'est pas pour un petit bout de langue un peu plus rouge que le reste... *La tête à gauche.* Hein, prince ? *Sourire.* D'ailleurs, quand on a la chance d'être en présence

d'un Sirocco... Ça vous va comme un courant d'air ce nom-là, prince. Moi, c'est Paulo. Paulo, oui. Mon père était dans la publicité. La pub, oui: presse, radio, télévision... une inondation. Faut ce qu'il faut. On est capitaliste ou on l'est pas. Vendre, vendre, vendre, vendre... compris, Sirocco? Tout ce qui se vend doit s'acheter. Il est mort au boulot... Par discrétion on a refusé de passer une annonce. *Au rocking-chair*. Hein, la mère? Quelques gémissements bien placés... et salut l'aviateur: en route pour le ciel!

*La tête à gauche.*

— Non... Vous savez ce que c'est: les fils font toujours le contraire des pères. Alors je suis devenu consommateur. Voilà.

— ...?

— Un peu tout, tout ce qui se présente, tout ce qu'on me dit d'acheter... Je capitalise à ma manière. Faut vivre avec son époque, non?

*Un temps. Il rêve.*

*Puis tout à coup il semble secouer des pensées désagréables. Il tourne la tête à droite.*

— Alors, madame, vous la tournez cette valse ou quoi? *Méprisant*. Meuh! meuh! mal aux pieds! Et après? Qu'est-ce que j'en ai à foutre, moi, de vos pieds, madame?

*Il tourne la tête à gauche.*

— Vous, prince Sirocco, la barbe ! Ou si vous voulez vraiment intervenir dans cette affaire, débarrassez-moi de ma tasse. De toute manière c'est trop chaud. Et je n'aime pas le chaud. Capito Sirocco ? En tout cas pas ce chaud-là.

*Il tourne la tête à droite.*

— L'autre chaud, ma jolie... Hé ! hé !... Je ne dis pas non. *Passionné*. Le chaud de votre souffle entre mes lèvres... Juste après la valse, quand la respiration se meurt et que je vous serre contre moi pour éviter la chute...

*Il s'est levé.*

— Savez-vous que je peux vous tourner une valse sur un tabouret ? *Il monte sur le tabouret*. À deux c'est plus compliqué évidemment. Mais puisque vous me condamnez à la solitude... *Il fredonne une valse et se balance*. Il y a que les imbéciles qui sont pas foutus de passer leur vie sur un tabouret ; hein, Sirocco ? *Il fredonne encore, fait quelques pas et crie*. Ollé ! *Il a pris la pose du toréador*. Ça, c'est de la valse, madame.

*Il descend du tabouret.*

— C'est avec le cœur qu'on danse, madame, et mon cœur est grand comme le Val-de-Seigne. Il peut contenir dix mille belles aussi belles que vous...

*Au rocking-chair.*

— Tu entends, maman ? Tu as vu comme je mime ça ?

— ...

— Non, non, je t'en prie, je t'en prie, pas de remarques désobligeantes.

— ...

*Il crie.*

— Tu te tais, oui? Je me donne la peine de te raconter tout en détail comment ça s'est passé et tu ramènes tes commentaires au milieu du récit... J'ai même pas le temps d'arriver au fin fond de l'histoire que déjà tu veux m'en sortir. Et pour quoi faire? Pour quoi faire? Je te le demande. *Un temps.* J'écoute... *Un temps.* Pas de réponse, naturellement. Jamais de réponses aux questions précises. Le pouvoir est insaisissable. Mais je ferai un jour, de toi, un pouvoir à la tords-toi-le cou. Et couic! Fini le pouvoir. Mère au long cou, froide et souriante. Mère invisible. Fous le camp si tu veux pas m'écouter. Fous le camp, je te dis. J'ai le droit d'exister, moi aussi, et d'avoir mon histoire à moi, sans toi. Tu as tout fait pour me garder sous ton tablier. J'en ai rien à foutre que ton jules ait foutu le camp. J'y suis pour rien. J'étais trop petit pour y comprendre quelque chose... Et tu as fait que le démolir, le démolir!... C'était peut-être un salaud, un conard, un incapable, une brute, n'empêche que tu as bien voulu me fabriquer avec lui. Il t'a pas suspendue au plafond pour pouvoir mieux te baiser. Il est jamais revenu, d'accord, mais il m'envoyait des cartes, à Noël... Ah, qu'est-ce que je peux être emmerdé, moi, pour un moment de plaisir... que tu as pris tout de même, non? Ensuite

tu as bossé, ouais, tu as fait la vendeuse pour m'habiller comme un petit prince, tu me tirais partout par la main pour qu'on admire ton petit trésor... Il y a longtemps que je ne suis plus ton trésor, hein? Et je t'emmerde. Chacun son tour. *Un temps*. Surtout, te mets pas à pleurer, sinon je t'assomme. Des larmes, des larmes, des gémissements, y'en a marre! Chaque fois que je tourne autour d'une bonne femme je t'entends qui gémit. C'est pas pour rien que Louise a foutu le camp et que je me suis retrouvé seul... oui... tout seul...

Alors je fais les bars pour me consoler un peu... et je reviens... seul... Parce que la marchandise qu'on y trouve c'est pas tout à fait ce que je t'ai raconté. J'ai embelli tout à l'heure. Il y avait pas de Vanessa. Elle s'appelait Gertrude, et l'autre, Paulette. Des filles à te tirer du fric, c'est tout. Et le prince Sirocco n'était pas le prince Sirocco. Il s'appelait Gaston, il est contremaître dans une fabrique de téléphones. C'est en tout cas ce qu'il disait. On a bu une bière, puis des gins. Il voulait qu'on emmène les filles, mais j'ai plus un sou: sec, comme un pendu. Tu as vu ce qui me reste, à part les dettes? Et ce résidu de fausse-couche de l'office des poursuites voulait encore me prendre la chaise à bascule: «Un tabouret, une table, ça suffit pour un homme seul.»

— Pas la chaise, je lui disais, pas la chaise, c'est le seul souvenir de ma mère. C'est là qu'elle s'installait, le soir, après le boulot. Et elle raccommo- dait nos frusques en écoutant la radio. Et quand j'ai épousé Louise, c'est elle qui s'y mettait... Au début... Après, comme on se tapait sur la gueule tous les soirs, on avait plus le temps de s'asseoir.

Et puis cette punaise de l'office des poursuites a ramassé la radio... Et puis Louise s'en est allée. Il y a

même plus de disputes. Il y a plus rien... Que les dettes.

— Un consommateur, prince Sirocco, un consommateur consommé, que les bonnes gens ont placé sous tutelle après l'avoir éventré.

Voilà... ouais... Je... je buvais une bière au bar, il y avait Vanessa... et l'autre, l'élégante distinguée que je voulais faire danser... Elle me prenait pour un type bien... au moins un entrepreneur; peut-être des pompes funèbres, à cause de mon habit noir – tout ce qui me reste de la noce; et j'ai grossi depuis. Mais je pouvais passer encore pour quelqu'un, comme quand j'ai rencontré Louise: un homme féroce, un tyran qui peut se permettre de foutre le fric par la fenêtre.

*Il joue à l'homme riche.*

— Mes amis, c'est ma tournée! *Il monte sur le tabouret.* La tournée du roi Soleil. Regardez-moi dans le blanc des yeux, si vous l'osez. Qui ose me regarder? Qui? Toi, petit couillon? Approche que je te donne la croix de fer et la médaille de sauvetage... Mes amis, restez pas comme ça à branler la tête à gauche et à droite. Pas de politique, nom de Dieu! Je suis pour le parti unique, le mien. Et vous, Sirocco, la barbe! Je veux pas me répéter. Bon, le ciel s'éclaircit on dirait. M<sup>me</sup> Vanessa pleure des larmes d'envie. *Il descend du tabouret.* Et vous, belle élégante, quel est votre prénom? Paulette? Moi, c'est Paulo. Un peu vulgaire, vous trouvez pas? Nos mères, en ce temps-là, manquaient de fantaisie. Elle aurait pu vous appeler Mirabelle, ou Symphonietta... Mais voilà, c'est bêtement Paulette. *À la ronde.* Et alors, qu'est-ce qu'on boit? Musique, nom de Dieu! On va pas se laisser mourir d'ennui.

*Il s'assied sur le tabouret, regarde autour de lui, les yeux noyés dans une vague tristesse.*

*Un temps.*

— Heureusement que j'ai pu cacher l'enregistreur. Ce résidu de fausse-couche n'y a vu que du feu. Sur la fenêtre du corridor qu'il était.

— Oui, va te coucher, maman... Va... *Il se lève, allume le projecteur qui éclaire le rocking-chair.* Tu es pas si mal dans ton cercueil. Tu as raté la dégringolade de ton Paulo. Ça t'a évité des gémissements. Hein? Il y en a eu bien assez dans ta vie, bien assez...

— Quand j'ai acheté la Fiat, tu as cru que c'était arrivé. Une belle occasion! Elle tombait en panne seulement la semaine... Je t'ai pas promenée longtemps. Louise a pris la place, on roulait tous les dimanches. On allait manger dans les petits restaurants et à la fin du mois je pouvais plus payer les traites. Et puis c'est le loyer que je pouvais plus payer. On s'est fait foutre à la porte; on nous a repris la Fiat et Louise a repris du boulot. Serveuse, qu'elle était, dans un bar à la con. Petit à petit elle s'est mise à faire des « extras », comme elle disait. Et alors le gosse est né. Le gosse de qui? Et puis le deuxième. J'ai plus fait le commis voyageur: je voulais la surveiller. D'ailleurs, pour ce que ça rapportait!...

*Il éteint le projecteur du tabouret.*

— Vous avez déjà vendu de la savonnette, monsieur le curé? Alors venez pas me faire la morale, j'ai eu tout ce qu'il fallait du côté de M<sup>me</sup> Rachel. Et

maintenant c'est ce fils de pute de l'office tutélaire qui me bassine avec ses « observations », comme il dit, en veux-tu en voilà. C'est Louise qui voulait du confort ! Et après tout c'était son fric avant d'être le mien. Alors on s'est acheté des meubles, pas de l'ordinaire comme au début, de la qualité.

*Il a enlevé sa cravate, il ouvre sa chemise et s'installe sur le tabouret.*

— J'étais bien dans mon fauteuil. Un homme... sans emploi, c'est vrai... un homme qui attend... dans son fauteuil... Et puis il y a eu la télévision. On avalait tout ce qui passait, comme de bons consommateurs. On nous disait d'acheter ceci, d'acheter cela : « Vous payerez plus tard » ; c'était commode... Mais Louise s'énervait de me trouver toujours là quand elle rentrait du bar. Elle voulait absolument que je sorte les enfants... Les enfants de qui?... Moi, j'étais bien dans mon fauteuil... Elle gagnait moins depuis que je la surveillais. On pouvait plus payer les traites. J'aurais dû reprendre du boulot : elle aurait gagné plus. Mais c'était plus fort que moi : fallait que je la surveille.

J'ai accepté de sortir l'après-midi : un gosse dans chaque main. On faisait toujours le même tour, jusqu'au parc. Et je restais là, sur un banc, le nez en l'air. Et puis je les mettais au lit et je courais au bar pour voir ce qu'elle faisait. Ça l'énervait encore plus de me voir traîner au bar et faire la gueule quand elle souriait aux clients. Elle aurait pu faire autre chose. Vendeuse à la coopé par exemple. J'avais lu dans le journal qu'ils cherchaient une vendeuse. Je suis allé voir le gérant : ça payait pas mal. Avec toutes les traites qui nous pleuvaient sur le dos...

Je lui ai proposé le marché: «Tu te fais vendeuse et je reprends du travail.»

Je suis allé voir les fonctionnaires.

— Ah, qu'ils ont dit, ça va pas, ça. On peut pas vous laisser traîner la savate. Vous avez une femme à entretenir, des gosses à nourrir...

— Les gosses de qui? j'ai dit.

— De qui? de qui? Ça se discute pas. Ils sont à vous, ces gosses. Vous êtes mariés, communauté de biens et tout et tout.

— Les gosses de qui? j'ai crié.

— C'est pas notre affaire. Vous êtes père de famille, allez, au boulot! On n'est pas là pour entretenir des feignants. Vous avez des devoirs envers la société, et tout et tout... On va vous surveiller, qu'ils ont dit. Il y a justement un patron qui a besoin d'un manoeuvre... Attendez qu'on vérifie.

Ils ont téléphoné.

— C'est O.K., qu'ils ont dit, vous commencez demain matin à 6h 57.

— J'ai plus de réveil, j'ai dit.

— Il y en a plein au supermarché.

Alors je suis retourné à la coopé.

— Vous avez toujours besoin d'une vendeuse? J'ai ce qu'il vous faut. Elle commencera demain matin.

Je passe au bar illico.

— Louise, ramasse tes sous; le bar, c'est terminé; on ferme.

— Non, qu'elle dit, je me plais ici.

— Ta gueule! Va chercher le patron.

— Il est pas là.

C'est pourquoi je te dis d'aller le chercher. Ou alors c'est moi qui monte et je le démolis.

— Fais pas ça, Paulo, fais pas ça!

— Alors va t'expliquer avec lui, je t'attends.  
La patron s'amène. Une baraque parfumée.  
— Qu'est-ce que c'est? qu'il dit. Vous voulez me retirer votre femme?  
— Je retire rien du tout, j'emmène ma femme un point c'est merde.  
— Oh mais, ça va pas, qu'il dit, faut mon accord.  
— Ton accord... je t'en veux foutre!...  
— Et puis c'est une bonne employée, les clients l'apprécient.  
— Justement, j'aime pas qu'on l'apprécie. Et c'est pas vous qui allez me dire ce que je dois faire. C'est ma femme à moi, pas à vous.  
— Vous êtes un sacré petit coco, qu'il me dit.  
C'est ce qu'il aurait pas dû dire. On m'injurie pas, moi, monsieur le curé, on m'injurie pas. J'ai encore de la dignité et je sais pourquoi cette saloperie de bon Dieu m'a fabriqué des pognes. Paf! Il l'a reçue en pleine gueule. Mais il était solide le gars. À peu près comme moi, un peu moins peut-être. Et puis j'avais la colère. Paf! en pleine gueule. Et Louise qui criait : « Paulo! Paulo! » Les clients s'en sont mêlés. Il a bien fallu que je tape encore plus fort. Un petit con braillait : « Je fais du karaté, je fais du karaté! » Il avait pas fini qu'il tombait assis au milieu des bouteilles. Ça commençait à puer l'anisette, le gars se démenait dans la framboise et l'alcool de menthe. Le patron me cognait dessus, Louise beuglait... J'ai dû repayer les bouteilles... Enfin, c'est Louise qui a payé, forcément...  
Et elle a commencé à la coopé avec un œil au beurre noir. Et quand je rentrais du boulot, je pensais que ça se tasserait... à la longue... On est pas là pour se faire la gueule! De toute manière, le soir on regardait la télévision... y avait pas besoin de parler. Je

m'endormais dans mon fauteuil, elle se foutait au pieu... Et puis cette sacrée pute de marchand est venu reprendre le poste : c'est vrai qu'on pouvait plus payer. Il a fallu mettre les gosses au jardin d'enfants et filer du fric à la gonzesse qui essayait de leur faire passer le temps... Quand je ramenait la paye, Louise ramassait tout – soi-disant pour éponger les factures... Et la gueule, tous les soirs, et plus de télévision pour oublier...

Alors on s'est mis au rouge. Face à face, le nez dans nos verres, à la cuisine. Le pire c'était le dimanche. C'est une belle saloperie, le dimanche ! Plus de bagnole, plus de télé... les gamins dans les jambes, qui s'emmerdent. Et je sais pas comment s'arrange cette sacrée putain de bon Dieu, n'empêche qu'il pleut presque toujours, le dimanche. Alors on tourne en rond, entre la porte et la fenêtre, en essayant de pas se voir. On fait semblant de s'intéresser aux gamins.

— Papa, tu joues à l'homme noir ?

Papa ! Hum ! si vous saviez, mes cocos !

— Tu joues à l'homme noir ?

— L'homme noir, je vais vous en foutre de l'homme noir !

Et Louise :

— Allez dessiner, mes poussins.

C'était toujours « mes poussins ». Comme un aveu, quoi ! Une histoire de poule.

— Allez dessiner, mes poussins.

— Je veux pas.

— Dessine-moi une maison, avec des arbres autour et un jardin.

Et dehors il pleut. Et tu attends que le temps passe. Et tu bois du rouge pour faire passer le temps. Et quand tu te colles derrière la vitre, tu vois des

familles qui se promènent sous des parapluies... Et tout le monde s'emmerde. Et alors quoi! Tu peux toujours fermer les yeux et te faire croire que tu es l'aga khan, qui regarde courir ses chevaux, au milieu des ombrelles... Mais, les oreilles, ça se bouche pas: les gosses se chamaillent, Louise les engueule... Merde alors: c'est seulement trois heures et demie. Heureusement, demain, à 7h57, tu retrouves ta machine: levier – prendre – poser – levier – pression – levier –prendre – poser...

*Il fait le geste machinal de son travail en marmonnant de vagues réflexions, puis il reste comme suspendu dans le vide, le regard au loin. De sa bouche sort, comme une bulle, l'expression « Pauvre con ». Lentement ses pensées reviennent à Louise.*

Et petit à petit Louise s'adoucit. C'est pourtant pas le paradis, la coopé. Elle a congé le mercredi après-midi. Ça va être la fête des gamins... Pas du tout. Elle continue de les pousser entre les bras de miss-moutards. Ça va pas, ça! Tu es une mère ou bien une pute?

— Je profite de faire le ménage, qu'elle dit. Il y a les lessives et tout le tintouin.

Et quand je rentre le soir:

— Alors, elle est où ta lessive? Je vois rien qui sèche.

— Justement aujourd'hui toutes les machines étaient prises...

Des bobards, quoi! Et moi je peux pas plaquer le boulot pour courir à la maison...

Et puis un soir, quand j'arrive, je renifle comme une odeur de tabac blond.

— Tu te mets aux chesterfields?

— De quoi tu parles ?  
— Je te demande si tu te mets aux chesterfields.  
— Je comprends pas ce que tu racontes.  
Bon, très bien, d'accord. Madame se paye des airs d'enfant de chœur. Pas un cil qui tremble. Des yeux purs comme un ciel bleu... N'empêche qu'il flottait une odeur de tabac blond, j'ai pas le nez mal foutu au point de reniffler des odeurs qui existent pas.  
Alors, la nuit, je commence à réfléchir. Elle roupille comme un ange à côté de moi... Tout à coup je lui saute dessus.  
— Ça sentait le tabac blond ! Faut pas me prendre pour un dingue !  
Elle se réveille, et cette fois elle a peur.  
— Chesterfields ! je crie.  
Et je l'empoigne par les épaules. Elle se débat, elle veut se sauver.  
— Salope, je dis, salope !  
Et je lui envoie une paire de gifles.  
— J'ai rien fait, je te jure, j'ai rien fait.

*Il se jette sur le sol.*

— Salope ! je crie, salope ! Tu es à moi, rien qu'à moi ! Tu comprends donc pas que je vais crever si je te perds ?  
Et je la force à écarter les jambes, et je la prends, je la possède, je la malaxe... *Haletant*. Une vraie nuit d'amour.

*Il tente de reprendre son souffle.*

C'est comme ça qu'on fait des enfants mal foutus.  
Hein, la mère ? Tu en sais quelque chose.

*Avec une sourde tendresse dans la voix.* Ma femme, plus belle que trente-six péchés... *Il marmonne.* Hum!... et qu'est-ce qu'on a? qu'est-ce qu'on fait?... Ça va... ça vient... tout ça... tout ça... *Il se relève.* Mais, à l'usine, ça se remet à travailler là-dedans... je veux savoir... faut que je sache...

Et l'idée se précise. Le samedi matin je m'enfile dans le supermarché, quand il y a plein de monde. Je vais traînailler, mine de rien, au rayon des appareils électriques. Je découvre une minuterie tout ce qu'il y a de plus perfectionnée: tu règles ça à l'heure que tu veux et clac! le courant se met à passer. Un petit appareil, facile à dissimuler. La preuve: je le glisse dans ma poche, mine de rien. Et puis je repère un enregistreur, pas trop grand, pas trop petit... Je m'informe: une heure d'enregistrement continu. C'est pas beaucoup mais c'est toujours ça. Je le tripote sous les yeux du vendeur et tout en le tripotant je m'éloigne – pour laisser la place à d'autres clients: faut être correct en ce bas monde; je m'en vais, comme un grand, l'appareil bien visible entre mes mains, salut je t'ai vu. Je cache tout ça à la cave, pour que Louise devine rien, et le mercredi suivant je tends mon piège sous le divan-lit, le micro bien placé pour recueillir le moindre soupir. Ça commencera à tourner à trois heures et demie. C'est le bon moment, non? Tout l'après-midi j'y pense.

— Levier – prendre – poser – levier – pression... je te tiens, salope.

Quand je rentre le soir:

— Alors, chérie, tu vas bien?

— Je suis fatiguée.

Merde, pourvu qu'elle ait pas nettoyé la chambre!

— J'ai fait la lessive... Tes salopettes étaient tellement sales...

Je t'en veux foutre des salopettes !  
La nuit suivante, pendant qu'elle dort, je me passe la bande: rien. Je ramène tout à la cave.

Le lendemain :

— Tu étais où, hier après-midi ?

— Au salon-lavoir.

— Au salon-lavoir. Et puis après ?

— Je suis rentrée.

— À quelle heure ?

— Mais qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Tu étais pas à la maison.

— Ben non, j'étais pas à la maison. J'ai attendu que tout soit fini.

— Où ?

— Ben en ville.

— Tu es allée traîner au bar.

— Tu me fatigues avec tes questions.

6h57, je pointe. Et ça me travaille toute la journée. Peut-être que je suis injuste. Peut-être qu'elle est blanche comme neige... comme sa lessive... Pourtant ça sentait le tabac blond, j'ai pas rêvé. Ou alors c'est moi qui déraile. Peut-être bien que tu es une bonne fille, Louise, une bonne fille... Et je sais pas te regarder vivre; et je comprends rien à tes soucis... Peut-être bien qu'on s'aime encore tous les deux... C'est peut-être moi le dégueulasse.

Le dimanche suivant je l'emmène avec les gosses. On prend l'autobus. On va s'amuser à la campagne. On a mangé des framboises, même qu'on a trouvé des fraises. Louise riait. Elle m'a pris la main pour passer dans des buissons. Elle était belle, Louise. Il y avait dans ses cheveux un petit air de jeune fille... On oubliait que le ciel était noir et je pensais plus à l'enregistreur.

Pourtant je l'ai ressorti le mercredi. C'était plus fort que moi. Le piège, j'avais besoin du piège... J'aurais peut-être pas dû. C'est là que tout s'est mis à dégringoler. Parfois je me dis que je l'aime encore... Tu peux pas comprendre ça, la mère, hein ? Tu peux pas comprendre ça, avec ta carcasse de chauve-souris... J'aurais peut-être pas dû. C'était plus fort que moi. Elle était belle, Louise... *Il rêve*. Il paraît que maintenant elle porte des lunettes.

*Un temps.*

On avait commencé à s'aimer dans le tram. Elle était toute jeune, j'étais pas si vieux. On travaillait dans le même quartier ; elle chez un parfumeur, moi chez un tapissier – qui a fait faillite : et c'est alors que j'ai trouvé du boulot comme représentant. On voulait se marier, j'avais envie de lui faire la vie belle... On s'aimait, quoi ! Alors le porte à porte et puis la Fiat, soi-disant pour le boulot... Il y a eu des jours heureux. Qu'est-ce qu'on a pu baiser ! Elle avait un corps... à mourir rien que de le regarder. Un corps pour moi, rien qu'à moi, et qui me cherchait... On s'amusait bien, on se faisait des farces... Je t'aimais, Louise, tu sais ? Je t'aimais...

Et puis le piège, crac ! J'aurais peut-être pas dû. La vérité qui vous tombe dessus. Je l'avais pas rêvée celle-là. Nom de Dieu de merde de saloperie ! Je l'entendrai jamais assez la vérité. Alors qu'on vienne pas me faire la morale !

— Vous voulez la vérité, monsieur le tuteur ? La vérité toute crue ? Elle est là, dans la boîte, comme le diable, cachée.

*Il va chercher l'enregistreur. Le pose sur la table. Dirige le projecteur sur lui.*

Voilà pourquoi on m'a mis sous tutelle.  
— Vous en aurez plein les oreilles, je vous le jure.  
Alors votre morale, monsieur, j'en ai rien à foutre.

*Il met en marche la bande enregistreuse puis se retire au fond de la scène, dans l'ombre.*

VOIX DE MAURICE. Tu es sûre qu'on est tout seuls ?

VOIX DE LOUISE. Bien sûr.

VOIX DE MAURICE. J'ai entendu un drôle de bruit. Ici, tout près.

VOIX DE LOUISE. J'ai rien entendu, moi.

VOIX DE MAURICE.. C'est peut-être que tu as la conscience tranquille.

VOIX DE LOUISE. Pas toi ?

VOIX DE MAURICE. Oh, moi, je fais pas de mal, j'ai personne dans ma vie.

VOIX DE LOUISE. Même pas moi ?

VOIX DE MAURICE. Oh oui, toi, bien sûr. Ça va de soi.

VOIX DE LOUISE. Tu crois que tu pourrais m'aimer encore plus ?

VOIX DE MAURICE. Je ne sais pas. Il me semble que ça ne peut pas être mieux.

VOIX DE LOUISE. J'ai tellement besoin qu'on m'aime.

PAULO. Et moi je t'aimais pas, nom de Dieu ?

VOIX DE LOUISE. Encore un petit baiser... Mmm ! C'est bon...

PAULO. Mais qu'est-ce que je t'ai fait pour que tu m'aies plus jamais dit des choses comme ça ?

VOIX DE MAURICE. Tu es belle...

PAULO. C'est le moment de t'en apercevoir, crétin !

VOIX DE MAURICE. Tu es bien maquillée.

PAULO. Pour aller faire la lessive !

VOIX DE MAURICE. Tes paupières, c'est comme des petits écrins pour garder la lumière...

PAULO. Pauvre type !

VOIX DE MAURICE. Oui, oui, il y a plein de petites lumières qui scintillent...

VOIX DE LOUISE. C'est quand je te regarde.

PAULO. Pauvre conne !

*Un temps pendant lequel on n'entend que de vagues soupirs suggestifs.*

VOIX DE LOUISE. Ça te fait de l'effet ?

VOIX DE MAURICE. Qu'est-ce que tu crois ?

VOIX DE LOUISE. On dirait...

*Autre temps, mêmes soupirs. Et tout à coup.*

VOIX DE MAURICE. Tu me chatouilles.

VOIX DE LOUISE. Tu aimes pas ?

VOIX DE MAURICE. Si, mais ça chatouille. C'est ces coquins de petits bouts de doigts...

VOIX DE LOUISE. Non, c'est les ongles... *Elle traîne voluptueusement sur le mot.*

PAULO. Elle les avait toujours très longs, c'était joli.  
Mais c'est pour ça qu'on lui confiait pas la caisse à la coopé. Faut faire des choix dans la vie.

VOIX DE LOUISE. Aïe !

VOIX DE MAURICE. Excuse-moi mon trésor.

VOIX DE LOUISE. Je suis un trésor qui te coûte cher.

VOIX DE MAURICE. Je donnerais n'importe quoi pour t'avoir toujours avec moi.

VOIX DE LOUISE. Propose à Paulo de m'acheter. Si tu payes un bon prix...

PAULO. Ça c'est une idée qui me serait jamais venue.

VOIX DE MAURICE. Tu disais qu'il t'aime.

VOIX DE LOUISE. Je sais pas. Il est jaloux surtout.

PAULO. Pas plus qu'un autre.

VOIX DE LOUISE. Mais on sait jamais : il est tellement dans la purée, le pauvre.

PAULO. Et toi, tu y étais pas dans la purée ? Malhonnête !

VOIX DE MAURICE. Chérie, d'accord, je t'emmène.

VOIX DE LOUISE. Où ?

VOIX DE MAURICE. Où tu voudras. Dans la montagne, au bord de la mer...

VOIX DE LOUISE. Tu as des sous ?

VOIX DE MAURICE. Bien assez pour tous les deux.

VOIX DE LOUISE. Les sous de ton papa ?

VOIX DE MAURICE. Oui. Mais je sais travailler quelquefois.

VOIX DE LOUISE. Et les gosses ?

VOIX DE MAURICE. On les prend avec nous.

VOIX DE LOUISE. Et Paulo ?

VOIX DE MAURICE. Il en trouvera bien une autre.

PAULO. Salopard!

VOIX DE LOUISE. Et s'il te tue?

VOIX DE MAURICE. Je serais mort pour toi.

PAULO. Peuh! C'est vite dit.

VOIX DE LOUISE. Comme tu m'aimes!

VOIX DE MAURICE. Je ne veux plus que tu sois malheureuse. Tu as droit au bonheur, comme tout le monde...

PAULO. J'ai jamais dit le contraire.

VOIX DE MAURICE. Mieux que tout le monde, toi la première.

VOIX DE LOUISE, *passionnée*. Maurice, mon amour...  
Prends-moi... Prends-moi...

VOIX DE MAURICE. Ici? Tout de suite?

VOIX DE LOUISE. Ouïïï... tout de suite.

VOIX DE MAURICE. Et ton mari?

VOIX DE LOUISE. Il est à l'usine, on est libres jusqu'à six heures...

PAULO. Nom de Dieu de merde!

VOIX DE LOUISE. Allez, viens... viens... Sois pas si timide...

PAULO. Mais oui... Allez! Vas-y! Qu'est-ce que tu attends, pauvre couillon?

VOIX DE MAURICE. Mon petit coquelicot... J'aime la couleur de tes seins...

VOIX DE LOUISE. Mmm! J'adore les caresses... C'est ce qui me perdra...

VOIX DE MAURICE. Mon amour... Mon bel amour...

PAULO. Passons! Ça devient trop indiscret.

*Il est revenu au magnétophone. Il accélère le mouvement de la bande. On entend quelques bruits criards par-ci- par-là. Il freine la bande.*

VOIX DE LOUISE. Il y a longtemps que ça m'était plus arrivé. Il me parle plus depuis trois semaines.

*Il accélère le mouvement de la bande, puis le freine.*

VOIX DE LOUISE. Je m'en sortirai jamais.

*Il stoppe la bande, s'accoude sur l'enregistreur, la tête entre les mains.*

PAULO. Ce que ça peut être con, la vie. *Un temps.* Elle est partie avec Maurice. *Un temps.* Je me marre quand je dis Maurice, c'est à peine le début d'un homme. *Un temps.* Enfin... je l'ai foutue à la porte. Elle a emmené les gosses. On est venu reprendre les meubles... Il

me reste les dettes, c'est toujours des souvenirs. Et ça au moins ça dure! Et puis, à ce que dit le tuteur, va falloir verser une pension pour les gamins. Avec quoi? Hein? Avec quoi? Vous me ramassez déjà tout au moment de la paye.

*Il remet en marche le magnétophone après avoir réenroulé un peu la bande.*

VOIX DE LOUISE. Je m'en sortirai jamais...

PAULO. Et moi? Tu crois que je vais m'en sortir? Tu as vu la gueule de mon ange gardien officiel?

VOIX DE MAURICE. Je t'aime, Louise.

PAULO. On dit ça!

VOIX DE LOUISE. J'ai pas besoin d'un grand amour, mais quelqu'un tout de même qui pense à moi, pour qui j'existe, qui a du temps pour moi...

PAULO. On dit ça aussi! Du temps, j'en avais, non?

VOIX DE LOUISE. J'aimerais un peu de chaleur, et de la sécurité aussi.

*Il bloque l'enregistreur et se met à marcher de long en large.*

PAULO. Il y a des choses que je pige plus. Tu étais là, là, dans la chaise à bascule, tu te balançais, je te vois encore, tu avais ton gros ventre et tu tricotais un bonnet pour ton gosse... L'image parfaite de la future mère heureuse, épanouie... En attendant que tu retournes au bar – parce qu'avec ton bide, hein, les

clients ça marchait pas – donc en attendant que tu retournes au bar j’avais trouvé ce petit boulot qui payait presque rien mais qui me déplaisait pas... Ça m’occupait quelques heures par jour, à mon rythme... Colleur d’affiches... Je rentrais en sifflant à la maison, malgré le gamin qui allait venir sans que je lui aie rien demandé: l’image parfaite du père heureux, travailleur et tout et tout. Ton image, mon image, tout cela c’était quasiment le couple parfait. Si on nous avait plaqués tout vifs dans un magazine des familles, le pays entier aurait sangloté de bonheur.

Donc je rentre... au foyer.

Le baiser sur le front :

— Chérie, comment ça va? Tu as passé une bonne journée? Tu as bien cocolé ton petit bidon?

Tout ce qu’il faut en la circonstance. Chaleur, sécurité, confort... Un peu plus et je te lavais les dents et les pieds... Et moi, contre tout ça, je demandais simplement quelque chose à manger, tout prêt, tout chaud, tout fumant sur la table. Eh ben j’ai pu aller me faire cuire mon œuf tout seul. Ça t’intéressait pas de nourrir un zigoto de mon espèce, tu disais. Eh ben, justement, j’essayais de te faire plaisir, de te donner ce dont tu avais besoin, tout quoi...

Enfin merde! On va pas se mettre à ressasser ces vieilles querelles. Conneries et puis voilà! Conneries. Je te refous dans la boîte.

*Il réenroule une partie de la bande, s’arrête.*

— Toi, la mère, tu dis plus rien. Le silence. Le trou. Mais peut-être que tu as gardé une petite lueur pour ton Paulo. Le fils de M<sup>me</sup> Rachel...

*Il enclenche le déroulement de la bande. On entend.*

VOIX DE MAURICE. Les petites bêtes qui montent qui montent...

*Et le rire tout frais, tout heureux, de Louise.  
Il stoppe la bande.*

PAULO. Et ça prétend jouer à l'homme !

*Il réenroule la bande jusqu'à l'arrêt automatique.*

— Te voilà de nouveau embobinée. Avec ton petit Maurice.

— Je m'en sortirai jamais...

— Eh oui, tu en sortiras jamais. Tu es dans la boîte une fois pour toutes. Et je t'y laisserai jusqu'à la fin des temps. À moins qu'une fois, pour Noël, dans quelques années, je l'offre aux enfants. Fauché comme je suis, c'est un cadeau qui me coûterait pas trop cher. Et puis ça ferait plaisir à cette couille molle d'ange gardien si je faisais des économies... Vieux salopard qui me ramasse tout mon fric et me reproche encore ce que je dépense pour vivre !

Et pourquoi je me pâmerais pas, moi aussi, pendant qu'il se la coule douce dans son bureau climatisé et que tu te trémousses dans la boîte avec Maurice ?

J'aurais pas dû quitter les filles, ce soir. Ça peut pas durer. J'avais mis exprès mon complet de mariage...

C'est vrai que c'est le seul qui me reste. Mais faut être bête pour se contenter de foutre le camp quand on t'offre du plaisir. Bête à pleurer. J'ai pas la larme facile, heureusement. Mais je vois pas pourquoi je me priverais, nom de Dieu ! Et ma vie ?

Je vais la faire, ma vie. Parfaitement. Envers et contre tous les anges gardiens. Je suis pas un vieux déchet qu'on abandonne dans une poubelle. D'ailleurs, la poubelle, merde alors! *Il donne un coup de poing sur l'enregistreur.* La voilà, la poubelle! *Il ricane en jouant sur les mots.* La pou-belle fille du monde peut donner que ce qu'elle a... Pour le moment elle s'appelle Gertrude... Elle est plutôt à vendre... Moi, je l'appelle Vanessa, et si je pouvais l'avoir... pour rien... pour moi... Pour rien, c'est ce que je disais... Allez, Paulo, un peu de tenue! Vanessa te tend les bras. Elle t'attend. Au bar.

— Tu connais bien l'endroit, Louise... Et comment ça se passe avec le client.

*Il déplie ses manches, rajuste les boutons de manchette.*

— Et votre mari, Vanessa?

— C'est un ange, Paulo.

C'est pas ce que tu disais, Louise?

Eh ben l'ange remet ses ailes... Pour une pute, qu'il veut sauver du désastre.

*Il s'approche du fantôme de Louise qui le hante et qu'il est seul à voir, naturellement, se penche sur lui presque amoureuxment.*

— Louise, si je pouvais encore taquiner le petit bout de ton nez... Glisser mes doigts dans tes frisons... Si je pouvais, Louise, fermer mes yeux entre tes seins, retrouver ton parfum... Si je pouvais.

*Il se redresse, se met à boutonner sa chemise.*

— Et je t’emmènerais danser, au bar, pour faire la nique au patron ; et en foutre plein la vue à ce petit merdeux de Gaston.

Un contremaître ! Ça doit gagner pas mal. Faudrait que je passe contremaître, moi aussi. Mais pas dans cette putain de boîte à la con. Ça non ! Jamais ! Je leur ferai pas ce plaisir ! Faudrait faire le tour des boîtes de la région. Si j’avais le temps ! Mais quand je suis libre elles sont fermées. On en sort pas. Bof ! C’est pas le moment de se lancer dans la stratégie... Un homme seul est seul... Et Vanessa m’attend. À moins que ce petit merdeux de Gaston l’ait déjà emmenée. Mais c’est l’autre qui l’intéressait. Et puis, quand on est contremaître, on va se coucher. 6 h 57 : la sonnerie.

*Il enfle sa veste.*

— Je m’en vais, Louise, je m’en vais. Ça peut plus durer. *Un temps.* Il faudra bien qu’elle me console. Ça peut plus durer. *Il cherche du fric dans ses poches, compte la monnaie qu’il en retire.* Quatre francs quatre-vingts. Plus les tickets de la cantine... C’est pas avec ça que j’aurai Vanessa. Hein, Louise ? Tu t’y connais dans les prix. *Un temps.* Si Gaston était encore là... Non, je veux rien devoir à personne. *Un temps.* Je pourrais vendre l’enregistreur. J’y ai déjà pensé. Je garderais seulement la bande, pour des jours meilleurs. *Un temps.* Un enregistreur contre Vanessa, qu’est-ce que tu en penses, Louise ? *Un temps.* C’est pas donné. *Un temps.* Ou alors la séduction...

Ça démarrerait pas mal tout à l’heure. C’est seulement quand elle a parlé de fric que j’ai pas supporté. Le fric ! le fric ! On dirait qu’il y a que ça qui compte dans la vie ! Et moi alors ? Vous m’avez regardé ? Tu

m'as regardé, Louise? Je lui plaisais bien tu sais. Mais juste pas assez puisqu'elle a parlé de fric. Connasse! Faut que j'y retourne. J'ai deux mots à lui dire à celle-là.

— Et si c'était toi qui étais au bar? J'ouvre la porte: tu es là. Hein? Derrière le bar... J'entre, comme n'importe quel client... Le coude sur le zinc... Je te fais un... vague clin d'œil, mine de rien, comme un client ordinaire... Et tu me regardes... tu me regardes gentiment, avec sur la bouche quelque chose comme un... un nuage de sourire... rien que pour moi... une brume... On est là... Toi d'un côté, moi en face... juste le zinc un peu sale qui nous sépare... Hein?... Tu comprends?... Et on se regarde... Et il y a comme un petit signe qui clignote, hein? Pour moi, rien que pour moi... Qui me dit des choses... Et moi j'ai... j'ai les yeux tout grands ouverts... On n'a encore rien dit... Voilà... c'est le silence... *Un temps. Il sourit.* Tu dois être marrante avec tes lunettes...

*Un temps.*

Tu es une brave fille... C'est vrai... dans le fond... tu étais pas vraiment dégueulasse... Pas plus que moi. Et toi au moins ça t'arrivait de... de m'entretenir. J'ai même pu me royaumer. Tu te rappelles? Quand tu rentrais, tu disais: – Sa Majesté a bien dormi? *Un temps.* Tu as pas été dégueulasse avec moi. Pas toujours. *Un temps.* Je te pardonne, va! Faut bien en arriver là... Je vais finir par te pardonner... D'ailleurs, les histoires d'amour ça finit toujours comme ça: ni chair ni poisson... Allez, va, je vais l'effacer, la bande. Je vais l'effacer.

*Il va à l'enregistreur, prend un micro, enclenche l'enregistrement, parle dans le micro.*

— Voilà... les histoires d'amour... ni chair ni poisson... Et pourtant je voulais pas que ce jour passe comme les autres... Quarante ans... C'est pas tous les jours qu'on a quarante ans... Alors j'ai fait la fête... Un début de fête... pour célébrer dignement ma naissance... Au bar de la Poste. *Le ton monte peu à peu jusqu'à l'emphase.* En compagnie de femmes élégantes et du prince Sirocco... Et maintenant, pour marquer son anniversaire, Sa Majesté décide une amnistie générale... Cet acte un peu fou, d'une générosité totale, s'adresse entre autres à tous les petits Maurice du monde et autres couillons de son espèce, tous les petits merdeux de contremaîtres, toutes les mères... abusives ou adorées, les barmaids et leurs patrons, les Vanessa-Gertrude et autres élégantes vivant de leurs charmes, les curés et leur morale, les trous du cul de l'office des poursuites, les fils de pute de l'office tutélaire, les marchands de merde et autres résidus de fausses-couches... Et surtout... surtout aux Louise et à leurs gamins – pour lesquels on peut pas s'empêcher d'avoir quelque tendresse... Et puisque cette amnistie est générale, je m'amnistie moi aussi...

*Toujours le micro à la main.*

— Tu vois, Louise? Je t'efface. Je t'efface, Louise... Je t'efface... Je t'efface... Je vais laisser glisser la bande jusqu'à l'épuisement du souvenir. Et pendant que ça tourne, à moi le plaisir!... Je le veux. J'y ai droit... J'irai chez Vanessa... Ou je l'amènerai ici... Tout dépendra de son humeur, ou de son mari...

Mais c'est pas tous les jours qu'on fête son anniversaire. Quarante ans. Et bientôt, 6h57 exactement, tout recommence... 6h57... pas 58... 57! Allez, bonsoir!

*Il s'éloigne, revient.*

Tu es sûr que c'est effacé? Et pourquoi j'effacerais? Pourquoi? Tout a déjà disparu.

*Il arrête l'enregistreur, remet la fin de l'enregistrement. On entend.*

— Et bientôt, à 6h57 exactement, tout recommence... 6h57... pas 58... 57! Allez, bonsoir!

*Il stoppe l'écoute.*

Bon, ça va... Ne restera bientôt plus rien de tout ça. Plus rien. Fini, Paulo, tout a disparu... plus rien...

*Il remet l'enregistrement en marche, pour effacer.*

— Vanessa! Ma toute belle! Toujours fidèle sur ton tabouret, tu attends...

— Deux drinks? Non, deux bocks, patron, j'ai pas grand-chose dans ma poche. On peut pas tous être le prince Sirocco, Vanessa. Mais, tu comprends, j'ai quarante ans ce soir... et... On pourrait peut-être, toi et moi... pour oublier... ou pour fêter... Hein? Tous les deux, comme je te disais tout à l'heure, quelque part... Pas besoin de moquette..

— Hein? Qu'est-ce que tu dis? « Pauvre con»? Je suis pas le dernier des derniers. Tu m'as regardé, dis? Même le prince Sirocco pâlit quand il me rencontre dans une glace. Je suis le fils de M<sup>me</sup> Rachel, oui, elle-même... Je pourrais vous emmener, Vanessa, au-delà des petits plaisirs mesquins. Nous aurions grande allure, vous et moi, dans le salon de Sa Majesté... Venez, Vanessa, venez, mon âme, venez, mon tendre amour... Si vous le pouvez... Si le cœur vous en dit...

*Il va pour sortir puis il s'arrête.*

Pardonnez-moi, j'ai oublié ma cravate.

*Il revient, met lentement, soigneusement, sa cravate, prend une pose avantageuse.*

*Puis il s'approche de l'enregistreur.*

— Où en êtes-vous vous autres?

*Il branche le haut-parleur. On entend.*

VOIX DE MAURICE. Je t'aime, Louise, je t'aime...

*Il fait quelques pas en arrière, jusqu'à la porte, s'arrête un instant.*

*Puis il sort, lentement, oubliant de déclencher le haut-parleur.*

*On entend, venant de l'enregistreur, le rire tout frais, tout heureux de Louise, cependant que la scène s'enfonce progressivement dans les ténèbres.*

Astano (Tessin), 12-18 juillet 1976